

## QUAND IL Y AVAIT DEUX EPICERIES A CARTIGNY

Saviez-vous qu'au début du siècle dernier, Cartigny possédait deux épiceries, une à la Vyneuve, aujourd'hui Trabli et l'autre à la rue des Trois-Fontaines ? Gérées chacune par deux cousines germaines d'une famille du village, elles ne se faisaient guère concurrence et envoyait gentiment le client, en pénurie d'un article, à l'autre épicerie. Facétieuses, elles faisaient de même quand, en préparation des fêtes villageoises, le garçon un peu benêt venait chercher des clous de girofle pour clouer une planche en bois dur.

Les épicières vendaient des produits que l'on ne trouvait ni dans le potager, ni dans la basse-cour des habitants, tels les pâtes, le riz, les farines, le sel, le sucre et bien d'autres. Vendus au détail dans des cornets en papier - à rapporter s'il vous plaît une autre fois - puisés avec "le couloir" dans les grands tiroirs et pesés soigneusement sur la balance à plateaux de précision, régulièrement contrôlée par le service fédéral des poids et mesures.

On trouvait aussi l'huile d'arachide, tirée de grosses bonbonnes entourées de jonc, du vinaigre d'un petit tonneau, de l'eau de javel, de la soude et quelques autres produits de nettoyage. Plus spécifique dans chaque épicerie, on vendait aussi les articles de dépannage pour les ménagères : boîtes de conserves de thon, de sardines, de saumon, de corned beef "Chicago" dans les traditionnelles boîtes trapézoïdales, bien utiles pour préparer les tomates farcies. Egalement les cubes Maggi pour préparer la soupe et, pour l'hiver, la caisse de harengs saurs, bien secs, des pays du nord. On pouvait aussi acheter les articles courants de mercerie boutons, fils plus ou moins solides, aiguilles à coudre et à tricoter et quelques étoffes pour les habits de travail.

Les enfants n'étaient pas oubliés : les bocaux de bonbons acidulés, sucres d'orge, caramels mous, et bâtons de réglisse trônaient sur "la banque" avec son tiroir-caisse.

Périodiquement, le commis-voyageur arrivait avec son livre et ses échantillons pour prendre les commandes. C'était des palabres sans fin, pleins de malices pour proposer les nouveautés, les prix attractifs d'achats, les délais de livraison et de paiement. C'était long et laborieux. Quelques jours plus tard arrivaient le cheval tirant une voiture chargée de marchandises. C'était le va-et-vient des sacs souvent lourds, des caisses à déclouer, du tonneau de vinaigre à mettre en perce, des bonbonnes d'huile. Chaque article était de suite rangé à sa place. Les gros cubes de "savon de Marseille" allaient sécher sur les rayons les plus hauts, bien entassés en pyramide, que l'on allait "déguiller" avec l'aune (mesure de 1,20 mètre) servant habituellement à mesurer les étoffes.

L'épicerie était indéniablement un lieu de rencontres; bien sûr pour les ménagères qui se racontaient les nouvelles du village, mais aussi pour les hommes, venus chercher tranquillement leur paquet de tabac, petit gris, gros bleu, cigarettes parisiennes et les terribles cigares bien noirs. Même les garçons, pour peu que les épicières aient eu des filles un peu grandettes, ne rechignaient pas à venir faire les commissions; sans oublier les enfants venus se régaler de bonbons en tous genres.

Autres temps, autres mœurs. Les épiceries d'antan ne reviendront pas. On peut toutefois rêver de quelque chose de nouveau, bien adapté à nos besoins essentiels et de ce fait bien utilisé. Cela recréerait ainsi un lieu de rencontres convivial si nécessaire à la vie de notre commune.

(Texte publié dans les Informations cartiginoises de juin 2001)